

# Penser par soi-même

Intervention au colloque organisé par l'AGL  
sur le thème "Comment former des intellectuels universitaires ?",  
Louvain-la-Neuve, 16 mars 1992

*"L'intelligence n'est pas un grenier qu'on emplit  
mais une flamme qu'on alimente."*

*Célestin Freinet, instituteur, pédagogue*

Comment former des intellectuels universitaires? Pour moi, la réponse - ou du moins une partie importante de la réponse - ne fait pas de doute: pour former des intellectuels universitaires aujourd'hui, il est essentiel que nous leur apprenions - que nous apprenions nous même - à penser par soi-même.

Pour préciser ce que c'est que penser par soi-même, au sens auquel j'y accorde une telle importance, mais aussi ce que ce n'est pas, je me permettrai de partir de mon domaine de recherche et d'enseignement: la philosophie, et en particulier l'éthique. Ces disciplines ne sont certes que des disciplines parmi beaucoup d'autres, mais elles revêtent une signification particulière tant du point de vue de l'impératif de penser par soi-même que du thème général de ce colloque.

## **L'alibi du passé**

En philosophie, le souci de penser par soi-même est indissociable de l'affirmation - pas toujours proférée, en Europe continentale, avec toute la force que je souhaiterais - que la tâche première du philosophe est de philosopher, et non d'étudier les philosophes du passé.

J'ai personnellement toujours été mi-agacé , mi-amusé par le fait que lorsque quelqu'un fait un mémoire ou une thèse de philosophie, on estime approprié de lui demander non pas "tu travailles sur quoi ?" mais "tu travailles sur qui ?", comme si notre tâche principale, voire exclusive, était d'épousseter inlassablement les cadavres de nos grands défunts. Nous pouvons certes avoir pour Aristote, Thomas d'Aquin ou Kant la plus grande admiration, reconnaître que nous ne pourrons jamais nous hisser à leur cheville, mais c'est là une bien mauvais excuse pour laisser dégénérer la philosophie en un secteur parmi d'autres de l'histoire de la pensée. Ce

n'est pas parce que d'autres ont accompli de manière inégalable leur tâche de philosophe que nous pouvons nous permettre de renoncer à la nôtre.

Ce que je dis là, faut-il le dire, est parfaitement compatible avec une grande admiration pour la patience, l'érudition, l'intelligence, l'ingéniosité qu'il faut pour faire de la bonne histoire de la philosophie (comme du reste de la bonne histoire tout court), pour interpréter correctement des textes écrits dans un contexte intellectuel très différents du nôtre. Tout cela constitue une tâche respectable dont l'accomplissement peut être admirable, mais c'est simplement une tâche distincte de la tâche constitutive de la philosophie.

En outre, je dis bien "tâche distincte de", et non "tâche sans pertinence pour", car si philosopher consiste à penser par soi-même sur "les vrais problèmes des vrais philosophes, ceux qui tourmentent et gênent la vie" (Valéry), penser par soi-même n'implique nullement que l'on fasse table rase du passé. Le souci de penser par soi-même n'exige pas que l'on érige la naïveté en vertu. Pour pouvoir bien penser par soi-même, il est au contraire impératif de se préoccuper de ce qu'ont dit ceux qui, dans le passé on tenté de faire de même, et cela tant en raison du stock d'intuitions, d'arguments et de controverses qu'ils nous apportent, qu'en raison du recul que l'adoption d'un point de vue historique permet de prendre à l'égard des problèmes qui nous occupent et des solutions que nous tentons d'y apporter. Il reste que la connaissance et l'interprétation des écrits des autres ne constituent que des tâches auxiliaires par rapport à la tâche essentielle, qui est de penser par soi-même, de s'attaquer soi-même avec les meilleures ressources intellectuelles que l'on puisse glaner, aux problèmes éthiques, épistémologiques ou autres qui nous préoccupent.

L'enseignement de la philosophie en Belgique et en Europe peut et doit, à mes yeux, beaucoup plus qu'aujourd'hui, initier à cette démarche, tant dans le cadre des études de philosophie que dans le cadre d'autres études universitaires ou dans le cadre de l'enseignement secondaire, où l'on envisage, au niveau de la Communauté française, d'introduire des cours de philosophie. Car notre société a besoin de philosophes professionnels formés à cette pratique; et elle a aussi besoin de personnes qui, sans être philosophes professionnels soient aussi capables d'une telle démarche. Pourquoi ? J'y viens dans un instant, après avoir mis en lumière une deuxième dimension du "penser par soi-même".

### **L'alibi de l'autorité**

Ce que j'ai dit jusqu'ici, c'est que penser par soi-même, ce n'est pas faire table rase du passé, mais refuser de réduire notre pensée aux commentaires, si intelligents soient-ils, de la pensée du passé. Mais la possibilité de penser par soi-même n'est pas seulement inhibée, menacée par un retranchement paresseux derrière la pensée des autres . Elle l'est aussi - ou du moins l'a longtemps été - par un ralliement trop pressé à une parole d'autorité. Ceci est bien sûr particulièrement vrai - singulièrement dans le monde catholique - dans un domaine comme celui de l'éthique.

Il est à mes yeux incontestable qu'aujourd'hui comme toujours une institution comme la nôtre ait des relations privilégiées, et donc des obligations particulières (bien que très loin d'être exclusives) à l'égard d'organisations chrétiennes, et parmi elles l'Eglise Catholique comme telle. Mais ces obligations particulières sont pleinement compatibles avec l'impératif de

penser par soi-même dans cette deuxième dimension que je veux souligner ici. Bien plus, ces obligations ne peuvent être remplies au mieux que si cet impératif est réalisé.

Je m'explique par un exemple. Dans la phase de préparation de l'Encyclique *Centesimus Annus*, publiée l'an dernier pour commémorer le centième anniversaire de *Rerum Novarum* et réactualiser la doctrine socio-économique de l'Eglise, Jean-Paul II et la Commission Justice et Paix ont invité à Rome un petit groupe d'économistes de réputation mondiale. Parmi eux, des catholiques comme notre collègue Jacques Drèze, mais aussi des athées comme Amartya Sen, professeur à Harvard et docteur honoris causa de notre Université. Ce que le Pape et la commission préparant l'encyclique attendaient - et étaient en droit d'attendre - de ces "intellectuels universitaires", ce n'étaient pas des courbettes et des compliments pour des conclusions concoctées d'avance, mais un avis sincère et motivé sur la direction dans laquelle il leur semblait opportun d'aller sur la base de leur analyse de la réalité économique et de leurs valeurs éthiques.

Ce type de service, on ne peut bien sûr le rendre que si on pense par soi-même en ce second sens, c'est-à-dire si au lieu de se contenter de mettre en musique des positions qui viennent d'en haut, on s'efforce de se former soi-même ses convictions et de les exprimer - modestement mais clairement. Et cette capacité de penser par soi-même dans un domaine comme l'éthique, si importante pour nous, enseignants universitaires, elle n'est pas moins importante pour les futurs responsables économiques et sociaux, médecins, ingénieurs, avocats, enseignants que nous avons à former. Car nous sommes désormais dans un monde où nous ne déterminons plus nos positions en fonction des organisations dans lesquelles nous sommes nés. Mais nous choisissons de rester ou d'entrer dans des organisations en fonction des convictions auxquelles nous adhérons.

### **Eloge de l'objection**

Comment peut-on enseigner à penser par soi-même - à bien penser par soi-même - en particulier dans ce domaine de l'éthique? Seulement, me semble-t-il, en empruntant la voie étroite qui sépare deux manières d'enseigner l'éthique dont l'une m'a toujours paru frustrante et l'autre horripilante. La manière frustrante consiste à présenter les positions rivales sur le même pied, sans pouvoir ou vouloir trancher entre elles, l'enseignant ayant pour devoir de se cantonner dans la plus parfaite impartialité. La manière horripilante consiste à présenter toute une série de positions pour en dénoncer les erreurs, avant d'asséner sa propre vérité - que l'on demandera bien sûr de reproduire à l'examen.

Comment échapper à ce dilemme? En commençant par voir que, dans ce domaine comme dans d'autres, penser par soi-même ce n'est pas - ce qui en serait une traduction anglaise trop littérale - *to think by oneself*, que ce n'est pas penser tout seul, mais que c'est fondamentalement un dialogue, une argumentation avec d'autres - réels ou virtuels -, une écoute constante et une prise au sérieux des objections les plus fortes formulées ou formulables par d'autres aux positions auxquelles on est soi-même provisoirement arrivé.

Il est par conséquent central d'initier les étudiants à cette écoute, à cette démarche de réflexion, d'argumentation, qui consiste à 99% dans la prise au sérieux d'objections et dans leur réfutation. Et une manière que j'ai trouvée particulièrement efficace de faire entrer les étudiants dans cette démarche consiste à leur présenter mes propres positions, avec les raisons

que j'ai d'y adhérer de préférence à d'autres positions concevables, à les équiper pour qu'ils puissent prendre une distance critique par rapport à ces positions, puis à exiger d'eux, et notamment pour l'examen, d'articuler rigoureusement, avec tous les moyens disponibles, une objection à l'argumentation qui leur a été présentée.

Si certains de mes anciens étudiants sont dans la salle, ils pourront dire mieux que moi si cette méthode ou des méthodes apparentées m'ont permis de n'être ni frustrant, ni horripilant. Je suis en tout cas convaincu que c'est dans ce sens-là qu'il faut expérimenter pour trouver le moyen d'inculquer au mieux les savoir-faire requis pour penser par soi-même dans le domaine éthique à des étudiants en philosophie, mais aussi à des étudiants dont la discipline n'est pas la philosophie, par l'apprentissage d'une argumentation rigoureuse qui articule étroitement l'explicitation d'une conception éthique et la mobilisation de compétences factuelles et théoriques relevant de leur discipline.

### **Eloge de l'auto-stop**

Tout ceci ne concerne que l'acquisition de savoir-faire, de savoir-penser purement intellectuels. Mais j'ai pour ma part toujours considéré que si ma propre formation devait beaucoup à ce que j'ai appris grâce à l'université, elle devait presque autant, peut-être plus, au fait que je passais chaque année quelques semaines à voyager seul, sans but précis, en auto-stop. Si donc vous me demandez "Comment former des intellectuels universitaires?" je ne pourrai m'empêcher de répondre qu'outre les apprentissages intellectuels, il est essentiel de trouver le moyen de se frotter à la vie réelle, dans sa fascinante et dérangeante diversité. Pour ce faire il y a sans doute - et c'est heureux - d'autres voies que l'auto-stop. Mais les chemins qui nous permettent de sortir de notre milieu souvent privilégié pour rencontrer, écouter véritablement un paysan calabrais, un travailleur turc de la banlieue de Hambourg, un électeur du Vlaams Blok, ces chemins ne sont ni faciles à trouver, ni faciles à parcourir avec succès. Cet autre volet de la formation requise pour pouvoir bien penser par soi-même n'est certainement pas moins astreignant que l'acquisition de savoir-faire intellectuels.

J'ajouterai que parfois les deux volets peuvent aller de pair. Ainsi j'ai connu l'un des sommets de mon existence d'enseignant lorsque mes étudiant(e)s de maîtrise en sciences économiques m'ont demandé d'organiser en finale de leur cours de Questions critiques d'économie, une séance supplémentaire sur le thème "Capitalisme et féminisme" qui permette à des étudiantes féministes canadienne et italienne, à une zaïroise farouchement traditionaliste, à plusieurs musulmans pratiquants du Maghreb et de Syrie, et à d'autres encore de formuler et confronter leurs positions en puisant dans leur compétence empirique et théorique d'économistes pour formuler les questions et articuler la discussion de la façon la plus rigoureuse possible, tout en se mettant à l'écoute des expériences et des cultures très différentes à partir desquelles chacun d'entre eux abordait le problème. Grâce au caractère cosmopolite de notre Université, l'auto-stop peut parfois faire irruption dans la salle de séminaire, quitte à devoir s'accommoder du langage des taux de participation, des productivités marginales et de la Pareto-optimalité.

### **Equiper pour l'action**

C'est au travers d'expériences comme celle-là et à travers bien d'autres, généralement plus prosaïques, qu'il me semble possible de contribuer à la formation de ces intellectuels universitaires dont notre société a besoin: des hommes et des femmes solidement équipés dans leur discipline avec tout ce que cela exige de technicité et de spécialisation; des femmes et des hommes néanmoins intéressés à bien d'autres choses que leur formation professionnelle et la réussite de leur carrière; des hommes et des femmes conscients de la complexité du monde, de la difficulté croissante d'y vivre et d'y agir; des femmes et des hommes qui aient cependant la compétence, la force morale, la persévérance requises pour infléchir le cours des choses, grâce en partie à la capacité de penser par eux-mêmes qu'ils auront pu acquérir ici.

Le fait que des étudiants aient eu la compétence, la force morale, la persévérance d'organiser cet ambitieux colloque prouve que ce n'est pas là pure utopie. Merci à eux pour cette initiative. A nous maintenant de nous en montrer dignes.